**Zeitschrift:** Wissen und Leben
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft
**Band:** 19 (1917)

**Artikel:** Le suffrage féminin
**Autor:** Hautesource, L.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-751076

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 17.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LE SUFFRAGE FÉMININ[1]

Mesdames, Messieurs,

C'est une oratrice très intimidée qui prend la parole, ce soir, devant cet impressionnant auditoire. Je me demande si je suis bien qualifiée pour soutenir devant vous un principe un tant soit peu subversif, que j'ai jusqu'à ce jour assez mollement défendu, et s'il n'y a pas eu, de la part du dévoué et infatigable champion du suffrage féminin, Mlle Gourd, un brin de malice à appeler à la rescousse une femme de peu de foi, qui n'a pas encore pris la décision de signer la pétition en cours. En effet, comme beaucoup de femmes de ma génération, j'en étais restée à l'utopie de l'âge d'or: la femme gardienne du foyer, nourrie par le travail de l'homme, protégée par les affections familiales contre les heurts de la vie réelle. Nous voilà aujourd'hui bien loin de l'idéal d'antan. Nous avions dû faire, d'ailleurs, sans nous en apercevoir, beaucoup de chemin, car le cataclysme qui a bouleversé toutes les prévisions, et qui a surpris le monde en plein rêve, a mis les femmes à une rude épreuve, dont elles sont sorties, tout le monde est d'accord sur ce point, à leur honneur.

La guerre qui les a employées où, semblait-il, elles n'avaient que faire, les a trouvées, en tous pays, aptes à suppléer dans tous les métiers, les hommes occupés à se détruire. A la ferme, à l'atelier, à la boutique, dans l'administration comme à l'hôpital, la femme a rempli son rôle, fait preuve d'un tempérament étonnamment débrouillard, convaincu les plus sceptiques qu'en dehors de ses fonctions naturelles de mère et de ménagère, elle peut, à l'égal de son compagnon, rendre des services à la collectivité, être un incomparable outil de la machine sociale. Elle l'a fait avec une abnégation, une simplicité complètes.

Qui, aujourd'hui, oserait mettre en doute le patriotisme de la femme, la qualité de son sacrifice à la cause de son pays? Nous avons vu passer sur notre sol intact le douloureux troupeau des évacuées des régions envahies. Nous avons appris d'elles ce que devient la femme quand s'affrontent, dans une guerre sans merci, les passions des hommes, et que toute loi morale est abolie.

C'étaient, pour la plupart, d'humbles femmes du peuple, vieil-

[1]) Conférence faite à la Salle communale de Plainpalais.

lies doucement dans l'atmosphère engourdissante des antiques traditions. Jamais elles ne s'étaient intéressées au féminisme actif; jamais elles n'avaient songé à revendiquer des droits, ni bénéficié de ce qu'on est convenu d'appeler une culture nationale. Et cependant, atteintes dans leurs affections les plus profondes, frustrées de leurs biens et de leur bonheur légitime, offensées dans leur honneur, dépouillées sans retour de tout ce qui fait notre joie et la dignité de notre vie, d'instinct, sans y être préparées par aucune dialectique, sous la seule impulsion de leur cœur et de leur intuition, elles se sont immolées, haussées aux plus pures régions de l'héroïsme.

Partout, les femmes qui seront, avec les enfants, les victimes expiatoires du conflit actuel, ont eu des souffrances et des privations à endurer. Partout, le cœur déchiré par des deuils et des angoisses qu'elles sentent avec une impressionnabilité plus aiguë que celle de l'homme, elles ont porté sur leurs épaules tout le fardeau de la vie matérielle. Partout, elles ont accepté leur misère noblement, sans lamentations puériles, sans récriminations vaines, sans phraséologie assourdissante. Devant ces preuves directes de la maturité de leur âme et de leur esprit, on peut à bon droit se demander si les temps ne sont pas venus de les émanciper d'une tutelle injustifiée, de leur accorder l'équivalence des droits correspondant à l'équivalence des devoirs et des facultés.

Qui oserait prétendre, en face des faits, que les associer à la direction des affaires publiques les détournerait de leur vraie voie, les arracherait à leurs maris, à leurs enfants, à leurs devoirs? Le devoir? Sait-on jamais sous quel masque il se présentera pour s'imposer à tous? Hier, pour la femme selon la loi bourgeoise, le devoir, c'était d'admininistrer au mieux l'avoir de la maison, de ravauder les chausses, d'écumer le pot, de maintenir intacts le nom et les traditions de la famille. Aujourd'hui, c'est d'empoigner les cornes de la charrue, de semer et d'engranger, pour ne pas laisser mourir la terre avec les hommes, c'est de travailler tout le jour dans quelque usine, dans l'enfer du feu et des explosifs pour que les petits aient du pain à manger et les pères des armes pour se défendre, c'est de prendre sa part de la besogne commune en faisant litière de ses préjugés et de ses goûts. Demain, dans un monde appauvri de forces viriles, ce sera, pour des millions d'entre nos sœurs, la nécessité d'assurer la vie matérielle de la légion des

orphelins de guerre, de venir en aide, par un labeur salarié, à la lamentable cohorte des amputés et des invalides. Ne faut-il pas que les femmes de demain, pour suffire à la tâche, soient soutenues et protégées par des lois auxquelles elles auront participé?

Certes, la politique est un bourbier dans lequel ceux qui ont pour la femme ce respect déférent des anciens jours n'aiment pas à la voir barboter. C'est peut-être même — soit dit sans arrière-pensée caustique — le spectacle des turpitudes, des défaillances morales, des acrobaties et des compromissions auxquelles la politique entraîne les hommes les plus loyaux et les plus sincères de nature, qui détourne beaucoup de femmes des questions féministes et des revendications profitables cependant à la corporation tout entière.

La politique n'est, en effet, pas quelque chose de très tentant et, sans doute, à ne considérer que son intérêt et sa quiétude, vaudrait-il mieux que la femme s'en garde. Mais ne nous laissons pas influencer par des mots. Est-ce bien faire de la politique que s'intéresser aux questions d'ordre général, qui sont des questions vitales pour la collectivité, que de participer à l'élaboration des lois qui régissent, sans distinction de sexe, une société où les femmes et les enfants constituent une majorité imposante?

Si la politique, d'ailleurs, n'est pas leur fait, l'économie, en revanche, est bien leur affaire. Or, il y a une économie politique où elles pourraient être d'un grand secours et dont — en fait — elles sont, sous le régime actuel, complètement exclues. L'anomalie, jusqu'à présent, n'avait frappé que les théoriciens. Il a fallu l'expérience de la guerre et les perturbations de notre vie sociale pour la mettre en lumière. S'il est tant soit peu choquant de voir les femmes jouer au stratège ou à l'homme d'Etat, que dire d'entendre des hommes discuter gravement de pot-au-feu et réglementer avec toute l'audace de l'incompétence les choses de la cuisine? On ne nous reprochera pas de sortir de notre sphère quand nous parlons de ménage. Si nous passions un peu en revue le ménage tenu par ces messieurs? Vous souvient-il d'un conte venu du Nord et qui amusa gentiment notre enfance? Un mari fort grincheux et qui n'avait pour sa brave moitié que rebuffades et mots à l'emporte-pièce, l'exaspéra si bien qu'elle lui proposa un jour de changer de fonctions avec lui de l'aube au soir. Convaincu qu'il gagnait au change, le pauvre homme accepta sans défiance; et la femme

partit, chargée des instruments de travail de son seigneur et maître, qui restait au coin du feu à faire bouillir la marmite. Or, quand la femme revint, le soir, le pré était fauché, le lopin de terre labouré, la tâche du mari accomplie en toute conscience. En revanche, le feu était éteint au foyer, la soupe renversée dans les cendres et la vache étranglée. Apologue dont l'humour, aujourd'hui, prend un sens symbolique et que feraient bien de méditer nos hommes d'Etat, les chefs de notre maison nationale, qui n'ont rien gagné à ceindre le tablier de la ménagère et à s'armer du „pochon" du cordon bleu. Notre foyer, malgré l'agitation qu'ils se sont donnée, ne flambe guère, la soupe semble terriblement compromise et notre vache ne se porte pas comme un charme. Souvenez-vous des gaffes commises faute de mesures sages et énergiques prises à temps. La population se ruant sur des denrées qui ont moisi dans les armoires et se sont raréfiées sur le marché jusqu'à disparition complète. La répartition du sucre avec injonction de l'employer à des conserves, au moment précis où, par suite de spéculation, les cerises étaient introuvables dans les corbeilles des marchandes, tandis que nous les voyons réapparaître effrontément aujourd'hui, par milliers de kilos sous la forme, dangereuse pour la santé publique et nulle comme alimentation, d'alcool distillé.

Répartition du combustible qui obligeait des femmes du peuple, des travailleuses, dont le pain quotidien dépend de la journée de labeur, à séjourner des heures les pieds dans la neige au risque de leur vie — pour obtenir un ticket de distribution, ou qui forçait les enfants de nos écoles, de pauvres enfants mal vêtus et chichement nourris, à passer sur une marche d'édifice public une partie de la nuit. Et les largesses du début, les cuisines populaires où, à côté de quelques vrais indigents dignes de tout respect, venaient s'alimenter de tristes inconscients qui nourrissaient leurs chiens à la table publique et ne se gênaient pas — nous l'avons vu de nos yeux — de répandre sur la route la gamelle de pitance dédaignée. Et la répartition du gaz, accordant largement au ménage de luxe, habitué au confort, et rognant à la femme occupée les quelques mètres nécessaires à la cuisson des modestes et indispensables aliments. Et l'incohérence des arrêtés, et les décisions prises toujours trop tard, l'écurie toujours fermée quand les bœufs sont sortis. Et le gaspillage insensé, le „coulage" qui a fait la ruine de

tant de particuliers et qui effondre la résistance d'un Etat tout aussi sûrement que celle d'un ménage.

Croyez-vous, Messieurs et Mesdames, que, si quelques femmes avaient été admises à faire partie de nos conseils municipaux, nous aurions vu des tonnes de pommes de terre infecter tout un quartier, pendant que les mères de famille pleuraient devant les éventaires vides et se demandaient, le cœur serré, ce qu'elles pourraient bien mettre d'accessible à leur bourse dans le potage de leurs enfants? Croyez-vous qu'elles se seraient contentées de distribuer des brochures et des dissertations en formules culino-scientifiques sur le séchage des fruits et la conservation des légumes, sans tenir compte des difficultés presque insurmontables que rencontre une femme, occupée à l'usine tout le jour durant et logée en quelque arrière-cour dans une ou deux pièces exiguës, à réaliser, malgré toute sa bonne volonté, les excellentes indications de nos naïfs conseillers? Croyez-vous qu'elles n'auraient pas trouvé le moyen le plus simple, le plus pratique, le moins coûteux de cueillir et de mettre en valeur, en commun, pour la répandre ensuite au plus bas prix, la richesse inappréciable de nos vergers locaux, dont les arbres plient sous le poids des fruits les plus beaux et les plus abondants que nous ayons vus depuis bien des années? Croyez-vous que les pâtisseries et les crêmeries auraient offert aussi longtemps à la gourmandise de nos hôtes de passage la tentation de leurs tartes et de leurs délicats biscuits de froment, tandis que des enfants en pleine fringale de croissance, des hommes épuisés par les dures fatigues du moment, ne pourront satisfaire leur appétit et vont connaître la plus terrible des privations, celle du pain? Croyez-vous que, près de trois mois durant, les ménagères auraient été incitées à user de ruses d'apaches pour débusquer de temps à autre une once de beurre, ou auraient dû, par une fallacieuse pratique, écrémer le lait déjà si maigre du déjeuner, pendant que — par ordre venu d'en-haut, des sphères si hautes qu'on n'y aperçoit qu'en une ombre diffuse les réalités — réquisitionné, le beurre, denrée périssable entre toutes, s'accumule sans doute dans des caves mystérieuses, pour être lancé un beau jour dans la consommation en doses médicinales, rance et dépourvu de tout ce qui fait sa valeur d'aliment?

Et les chaussures à tiges remontantes, véritables jambières que

les commerçants débitaient sans difficulté — plus qu'avant la guerre, avouaient-ils eux-mêmes — pendant que les enfants de nos écoles viennent aujourd'hui pieds nus en classe! Et les chaussettes et les sous-vêtements de laine, que les femmes et les jeunes filles tricotaient sans désemparer, au premier automne de guerre, pour nos soldats, y consacrant tous leurs loisirs et toutes leurs économies et qui, réparties au hasard du caprice, étaient jetés, à peine défraîchis, par certains hommes négligents, tandis que les timides souffraient du froid! Et tant d'autres faits que nous avons pu constater nous-mêmes, pour peu que nous y ayons prêté la moindre attention! Ne pensez-vous pas comme moi, Mesdames et Messieurs, que quelques femmes avisées auraient pu apporter un peu d'ordre dans ce gâchis, et que leur expérience de l'armoire à provision et leur savoir-faire de ravaudeuses auraient été précieux à une période aussi critique de notre vie nationale?

Les femmes suisses ne se refusent pas à subir stoïquement les conséquences inévitables de la guerre, dévoreuse de vie et de richesses. Elles ne sont pas aveuglées par les soucis égoïstes au point de ne pas se rendre compte que les pires de leurs privations actuelles et des difficultés de leur vie matérielle constitueraient l'abondance et le bonheur pour des centaines de mille de leurs sœurs étrangères. Comme d'autres, elles sont prêtes au sacrifice de leur bien-être, au dépouillement complet, s'il le faut, pour le salut du pays.

Mais saurait-on leur en vouloir de faire preuve de nervosité devant des agissements qui les blessent plus dans leur conscience que dans leurs aises?

„Notre devoir, disait, il y a quelques jours en plein Conseil national, M. Chuard, le député vaudois, est de faire pénétrer dans la population tout entière la notion de la gravité de la situation. La guerre, et surtout la guerre sous-marine, conduit l'Europe entière à la disette. Nous ne pourrons plus compter que sur la production nationale. Chacun doit songer à éviter le gaspillage. Nous avons vécu, autrefois, sous un régime de gaspillage inouï. L'heure est venue de revenir à un genre de vie plus simple."

Il disait encore:

„Il faut tenir compte avant tout des besoins de la consommation nationale. Il faut aussi éviter que les exportateurs ne réalisent

des bénéfices choquants. Tout n'a pas été pour le mieux à cet égard, et il faut espérer que des mesures seront prises pour remédier aux inconvénients signalés."

Fort bien. Mais pourquoi ces vérités sont-elles proclamées deux bonnes années trop tard? Devant une situation nettement exposée, il n'est pas une femme suisse qui n'aurait, de tout son pouvoir, travaillé à sauver le pays de la famine. — Elle y aurait appliqué tout son soin et son savoir-faire.

Si, fourmi prévoyante, elle avait en temps voulu été appelée à la garde des greniers bien garnis, la femme n'aurait pas, soyez-en certains, laissé fuir par des fissures souterraines, les fromages gras, ressource alimentaire de premier choix, sur laquelle nous comptions presque à coup sûr, et qui se sont trouvés remplacés — vrai tour de passe-passe — par un mastic insipide et indigeste débité à prix d'or.

Quand le pain, insuffisant, a presque doublé de prix, et que les matières grasses n'existent plus qu'à l'état d'échantillon de laboratoire, qu'une augmentation de 100 % a rendu la vie matérielle un angoissant et insoluble problème pour une foule de ménages autrefois aisés, que des spéculateurs éhontés se sont enrichis de la misère commune et ont compromis à la fois la santé et le bon renom publics, la femme suisse ne saurait rester indifférente. Elle n'a pas attendu la guerre pour savoir que l'estomac commande au cœur et à la tête; elle l'a su de tout temps, par une pratique séculaire, en cuisant la pâtée familiale. Et vous voudriez qu'elle assiste, placide et inactive, au pillage de son domaine et qu'elle réponde „Amen" quand l'existence même de sa race est en jeu!

Si des femmes avaient siégé dans les aréopages où se sont traitées les questions d'approvisionnement, de ravitaillement, de compensations et d'économie, leur bonne foi aurait pu être surprise, tout comme celle de nos honorables gouvernants; mais je puis vous assurer que les fautes découvertes auraient été frappées de dures sanctions et que les criminels qui ont spéculé sur le malaise économique auraient passé un mauvais quart d'heure.

Si le principe d'un bon gouvernement est de mettre, au vrai moment, le vrai homme à sa vraie place, il faut convenir que le vrai homme, ici, au sein des commissions de ravitaillement, c'était... une femme. Elles apportent à ces sortes de choses des dons innés:

amour de l'ordre, de l'organisation, habitudes d'économie, merveilleuse faculté d'adaptation. On l'a compris dans d'autres pays. Avant même la déclaration d'hostilités, le ministère de la guerre des Etats-Unis avait officiellement accepté le concours des suffragistes pour l'organisation du ravitaillement et des économies, et le Conseil de la Défense nationale s'adjoignait un comité consultatif féminin de neuf membres, motivant cette décision par cette déclaration que nous pourrions faire nôtre „qu'il rendait ainsi justice à l'inestimable valeur de la contribution des femmes à l'effort national, dans les conditions de la guerre moderne.“ En Finlande où, comme dans l'univers entier, la question de l'alimentation est au premier plan, les femmes ont insisté pour obtenir le droit de faire partie des comités spéciaux nommés aux fins de pourvoir la population en denrées de première nécessité. Au premier abord, l'aide ne fut pas acceptée. Mais les intéressées revinrent tant et si bien à la charge qu'elles gagnèrent des sièges dans presque toutes les commissions et que l'Office du Pain, à Helsingfors, a une femme comme présidente, avec des fonctions en tout point semblables à celles des directeurs masculins. On ne dit point que le pays ait à s'en repentir. Jusqu'ici, d'ailleurs, jamais la collectivité n'a eu à souffrir des quelques droits qui ont été octroyés à la femme: libre disposition de son gain, accès sur pied d'égalité aux caisses d'assurances, éligibilité en qualité de membre des commissions scolaires. Il est une foule de domaines où, dans l'intérêt de tous, elle devrait avoir son mot à dire: instruction et moralité publiques, hygiène, administration des biens communaux, protection de la femme et des mineurs.

Comment se fait-il que, dans un pays de démocratie traditionnelle, cette idée rencontre tant et de si irréductibles adversaires? De mauvaises langues racontent que des démarches ont été faites par un groupement de travailleuses, dans une ville de la Suisse romande, pour demander l'introduction de femmes dans la commission d'approvisionnement. Il leur aurait été répondu que cette commission ayant été organisée de manière à donner satisfaction aux partis politiques, on ne voyait pas la nécessité de l'agrandir! Ainsi, les éléments essentiels de notre subsistance serviraient, entre les mains de nos politiciens, à appâter l'électeur, de carotte à faire danser l'ours?

S'il en est ainsi, par une aberration inouïe en des circonstances aussi graves, vite qu'on adjoigne quelques femmes à ces messieurs! Les femmes apporteront à coup sûr à la chose publipublique l'ardeur des néophytes, une conscience plus timorée, moins d'esprit de parti et un sens plus net des vrais besoins de la masse.

Les droits politiques, accordés aux femmes, sont une question d'équité. Dans l'état actuel des choses, où la femme, sans regimber, prend sa large part du souci, de la souffrance générale, il est légitime qu'elle puisse le faire en personnalité consciente. Les défauts qu'on lui reproche avec quelque raison sont des défauts d'enfant toujours en tutelle. Ils s'atténueront, quand elle sera aux prises avec les responsabilités. Traditionnaliste par vocation, jamais la femme n'entraînera l'humanité dans des aventures où elle risquerait le bonheur des siens et la sécurité de sa maison.

Habituées par une pratique séculaire à concrétiser en actions les théories masculines, les femmes ont une vision plus claire des réalités immédiates. Si elles avaient fait partie des Conseils en ces quarante-cinq malheureuses années, elles n'auraient pas voté les budgets d'armements, elles n'auraient pas forgé les armes qui ont tué leurs enfants. Il y aurait moins de cuirassés, de sous-marins, de moyens merveilleux de propager la mort le plus loin et le plus vite possible. Mais il y aurait plus d'œuvres de vie, plus de crèches pour les enfants, plus d'asiles pour les vieillards, plus d'assistance pour les faibles et les débiles. Après la guerre, ce sont des questions vitales auxquelles il faudra bien revenir, auxquelles il faudra d'autant plus revenir qu'il y aura de par le monde plus d'enfants sans soutien et atteints dans leur santé, plus d'adultes, vieillis avant l'âge, dont la capacité de travail aura été irrémédiablement amoindrie par le fait de la guerre, plus de femmes obligées de gagner leur vie dans tous les domaines de l'industrie humaine.

Le cataclysme actuel, qui a réservé tant de surprises, qui a brisé toutes les institutions vermoulues, craquelé tout le vernis factice de la civilisation, a mis en valeur les vertus ménagères: il a prouvé, par une inoubliable leçon de choses, que les qualités un peu dédaignées qui font l'honnête femme et assurent la prospérité de la maison privée sont justement celles qui font l'honnête gouvernement et la prospérité de la grande maison qu'est une nation. Ne nous contentons pas de prêcher aux femmes l'amour

du pays, associons-les à la vie, faisons-les participer aux lois qui le régissent.

Dans tout ménage bien assorti, il n'y a pas rivalité d'influence entre les deux conjoints, mais association d'efforts pour la réalisation, par des moyens divers, d'un même idéal. Une nation doit être un ménage bien assorti. La formule du futur féminisme sera collaboration et non concurrence. Elle est possible. L'Amérique qui a poussé plus loin que nul autre pays l'expérience du féminisme n'a pas, à un tournant grave de son histoire récente, été détournée de ses voies par la femme.

D'ailleurs, nous ne sommes pas si naïfs que nous ignorions le rôle occulte que les femmes, dans les pays les plus rebelles au suffrage féminin, peuvent jouer comme inspiratrices des politiciens. N'est-il pas plus digne, plus sûr, plus franc, d'accorder tout bonnement aux femmes de chez nous les droits avérés qu'elles réclament si fortement, parce qu'elles se sentent dignes et capables de les exercer, qu'elles ont conscience d'être une force inemployée encore pour le pays auquel elles sont attachées de toutes leurs fibres?

Ce n'est pas autre chose que préconise, dans son projet de loi présenté au Grand Conseil genevois, Monsieur le député Guillermin.

GENÈVE, 22 Septembre L. HAUTESOURCE

□□□

## FRAGMENT DE PÉGUY

„D'une âme païenne on peut faire une âme chrétienne. Mais eux, qui ne sont rien, ni anciens ni nouveaux, ni plastiques ni musiciens, ni spirituels ni charnels, ni païens ni chrétiens, eux, ces morts vivants, qu'en ferons-nous?

De l'âme de la veille on peut faire l'âme du jour. Mais celui qui n'a point de veille, comment lui ferait-on un lendemain. Et celui qui n'a pas une âme de la veille, comment lui ferait-on une âme du lendemain. De l'âme du matin on peut faire le midi et le soir. Mais ces modernes qui n'avaient point d'âme ce matin, comment leur ferait-on un midi et un soir."

(*Clio*, page 253. Vol. VIII des *Œuvres complètes*.)

□□□